

ses haillons, un jeune adolescent me frappe par sa physionomie candide et intelligente. En souvenir du petit Samuel, je lui donne un baghchich qu'il ne demande pas. Longtemps il marche à côté de mon palanquin pour me témoigner par ses gestes plus encore une tendre affection qu'une vulgaire reconnaissance. Quel souvenir gardera-t-il de moi?

C'est à travers le lit du torrent desséché que nous cheminons jusqu'à un khan en ruines, dit El-Loubban. Ce nom, qui est aussi celui d'un pauvre village voisin, rappelle l'antique Lebonah¹. Une laie avec sept petits, que nous trouvons sur nos pas, ne s'effarouche point et nous regarde fièrement du milieu de sa jeune famille. Au delà de ces montagnes, vers l'orient, il y eut jadis des forêts. Dans l'une d'elles Absalom périt misérablement.

Notre course par monts et par vaux a des moments critiques. Il faut être passé ici pour comprendre tout ce que contiennent d'amèrement dérisoire ces mots communément employés dans les guides : *Route de Samarie*. Enfin nous avons gravi un dernier plateau. Un troupeau d'ânes s'y divertit à l'aise, mais le nouveau Saül qui les garde, plus prudent que l'ancien, ne les livre guère à eux-mêmes. Il n'aura pas, comme le fils de Cis, la chance, en les perdant, de trouver une couronne. Toutefois il convoite un baghchich et vient nous offrir quelques fleurs. Vers trois heures nous descendons dans la grande vallée de Makna. Les sites

¹ Juges, xxi, 19.

ont commencé à devenir plus frais. Enfin nous arrivons à la franche verdure, et la plaine qui se déroule à nos pieds est fort belle. Des troupeaux paissent çà et là sur les collines, dont le Garizim, avec un blanc ouely, marque à notre gauche le point culminant. Quelques bergers armés de fusils et de casse-tête les surveillent et nous offrent du lait. L'un d'eux joue sur le *nay* un air d'une simplicité extrême, mais si pénétrant, que je m'amuse à l'analyser. Quatre notes revenant sans cesse, avec quelques inversions, en font tous les frais et suffisent à dire quelque chose d'étrangement mélancolique. Ces mélodies portent à rêver et sont en harmonie avec la tristesse de nos âmes, poursuivant à travers des ruines muettes les grands souvenirs évanouis.

Nous laissons à notre droite Aouertah, où une tradition rabbinique place les tombeaux du grand prêtre Éléazar, de Phinéès son fils, et des soixante et dix vieillards¹; à notre gauche, sur la chaîne du Garizim, Ahouara, Makna, El-Kaline, gracieux petits villages dans la verdure, et nous arrivons au tournant du chemin qui se dirige vers Naplouse. C'est ici qu'il faut descendre pour aller voir le Puits de Jacob.

L'existence d'un puits se rattachant à l'histoire du grand patriarche et portant son nom est affirmée dans l'Évangile de saint Jean. C'est sur la margelle de ce puits, et probablement à l'ombre

¹ Josué, xxiv, 33.

des arbres qui l'entouraient, que Jésus s'arrêta un jour, tandis que les apôtres allaient chercher des vivres à la ville voisine. Il n'y a pas d'autre puits dans la vallée, et la tradition samaritaine, juive, chrétienne et musulmane a toujours vénéré celui-ci comme l'œuvre du patriarche. Si la Genèse, qui parle des puits creusés par Abraham et Isaac, ne dit rien de ceux de Jacob, ce silence est largement compensé par les détails que l'Évangile nous donne sur celui qui nous intéresse. Il était près du champ que Jacob donna à son fils Joseph. Or ce champ, d'après l'Écriture¹, se trouvait non loin de Sichem, là même où les restes de Joseph furent ensevelis au retour de l'Égypte. Puisque Jésus et les apôtres allant de Jérusalem en Galilée s'y arrêtaient, comme à une halte naturelle, c'est qu'il devait être sur la route. Enfin sa situation au pied du Garizim est indiquée par le geste que supposent ces paroles de la Samaritaine : « Nos pères ont adoré sur *cette* montagne. » En outre, ce n'était ni une citerne ni une fontaine, mais une source dans un puits très profond. Tout cela concorde très exactement avec ce que l'on nous montre ici.

Sous une sorte de voûte à moitié détruite, dans la crypte d'un antique sanctuaire, le puits s'ouvre par un orifice très étroit. Le capitaine Anderson est, je crois, le dernier explorateur qui l'ait visité à fond. Très agréablement il nous raconte comment,

¹ Genèse, xxxiii, 19, et xlviii, 22; Josué, xxiv, 32.

après avoir franchi l'insuffisante ouverture, il fut descendu avec une rapidité vertigineuse à vingt-cinq mètres de profondeur. Heureusement qu'il avait été solidement attaché par les pieds et par les reins à la corde, dont les mouvements saccadés le rejetant sans cesse contre les parois du puits, large cependant de plus de sept pieds, l'exposaient à de douloureuses contusions et à perdre l'équilibre. Lorsque, arrivé au fond, il regarda au-dessus de sa tête, le jour venant par le petit orifice lui produisit l'effet d'une étoile scintillante, et le puits celui d'un canon de fusil. C'était au mois de mai; il n'y trouva pas une goutte d'eau, mais une petite cruche intacte prouvait qu'il y en avait quelquefois, autrement on n'y serait pas venu puiser, et en tout cas la cruche se serait brisée si, au lieu de descendre dans l'eau, elle était tombée sur les cailloux. Ceux-ci abondent, et il n'est pas de jour où tout voyageur qui passe ne se croie en droit d'y en ajouter un de plus pour interroger le puits et savoir ce qu'il contient dans ses profondeurs. Nous nous permettons nous-mêmes cette curiosité, et, penchés sur l'abîme, nous écoutons sa réponse. Il nous semble entendre le bruit lointain d'une nappe d'eau. Il est évident que les décombres entassés au fond empêchent la source, si abondante soit-elle, de jaillir suffisamment pour atteindre un niveau plus élevé. Le puits n'est pas creusé dans le roc, mais bâti avec des pierres frustes, soigneusement ajustées l'une à l'autre, fort inférieures toutefois à celles du puits d'Abraham, à Ramat-el-Khalil.

De bonne heure les chrétiens témoignèrent une pieuse vénération pour ce lieu, où le Maître avait prononcé un de ses plus importants discours et fait une de ses premières conquêtes. Dès le commencement du IV^e siècle, le Pèlerin de Bordeaux visita le puits de Jacob ou de la Samaritaine. Eusèbe en parle quelque temps après, et saint Jérôme constate qu'on y avait bâti une église. D'après Arculfe, elle était en forme de croix, et le puits se trouvait à l'intersection de la nef et du transept, devant la balustrade de l'autel. Un petit seau permettait aux pèlerins d'y boire. Les tronçons de colonne sur lesquels nous nous asseyons ont appartenu à l'église qui remplaça, au moyen âge, le sanctuaire du IV^e siècle tombant en ruines.

D'où venait la femme avec qui Jésus entra en conversation? De Sichem? Assurément non. Sychar n'est pas Sichem. D'abord on ne doit pas admettre une transformation du vrai nom de la ville en misérable sobriquet. Il était dans l'esprit et dans la langue de l'Évangile d'exclure tout ce qui pouvait blesser même des Samaritains. Lorsque Étienne, parlant devant le sanhédrin, est amené à nommer cette ville, il l'appelle très exactement Sichem, et on ne trouve pas dans le Talmud, où pourtant les Samaritains sont peu ménagés, un seul passage indiquant cette méchante modification de nom¹.

¹ On a supposé que Sichem était devenu Sýchar par allusion au passage d'Isaïe, xxviii, 1, 7, où il est parlé des ivrognes, *Šiikkorim*, d'Éphraïm, ou à celui d'Habacuc, ii, 18: *Móreh Sheker*, à propos de l'idole qui enseigne-le mensonge.

D'ailleurs Sichem, même en supposant qu'alors elle s'étendit plus à l'orient, était beaucoup trop loin du puits de Jacob, et assez bien pourvue de belles sources pour qu'une femme, au moment de la forte chaleur, vers midi, à l'heure du repas, n'eût pas à aller chercher de l'eau à deux kilomètres de distance. La supposition que notre Samaritaine venait ici, au milieu du jour, par dévotion, est particulièrement amusante sous la plume des protestants qui l'ont émise. On sait que la malheureuse femme avait d'autres cultes que celui des reliques, fussent-elles du patriarche Jacob.

En examinant de près le texte de saint Jean, il est évident qu'il ne peut y être question d'une ville célèbre et considérable comme l'était alors Sichem, la métropole des Samaritains¹. Une femme n'aurait pas suffi à y répandre si rapidement la nouvelle que le Christ était là, encore moins à persuader à tout le monde qu'elle disait vrai. Enfin la conversion en masse des Sichémistes eût pris dans l'histoire évangélique une importance que rien n'établit.

Il faut donc songer à quelque localité dont le site est depuis longtemps perdu. Ne la cherchons ni sur la pente du Garizim, aux pieds duquel les sources abondent, ni dans la gorge qui mène à Sichem, où l'Ain-Daphné et les magnifiques eaux de Balatah dispensaient d'aller à un puits

Ces rapprochements arbitraires sont venus à l'esprit de quelques hébraïsants, mais ils ne sont jamais passés dans la langue du peuple.

¹ L'évangéliste l'appelle cette ville : τῆς πόλεως ἐκείνης.

profond et lointain, ni sur le versant de l'Ébal où Askar, village et non pas ville, dont le nom n'a rien de commun avec Sychar¹, possède également une belle fontaine qui arrose largement tous ses jardins. La belle voûte cintrée et le canal parfaitement bâti où elle coule prouvent qu'elle est ancienne. Les habitants d'Askar n'ont jamais eu à chercher de l'eau hors de chez eux.

Si, au contraire, nous nous tournons vers l'orient, les sources manquent à peu près partout. Deir-el-Hatab et Salem, jadis bourgs de quelque importance, n'ont guère que des citernes desséchées et vont s'approvisionner à une source coulant vers le nord-ouest dans une auge qui fut probablement un sarcophage. Toutefois ni l'une ni l'autre de ces deux localités ne fut Sychar. Elles sont trop loin d'ici. Mais n'y a-t-il pas eu jadis une petite ville beaucoup plus rapprochée, au sud du puits de Jacob? Des ruines visibles à travers les hautes herbes et les vertes moissons répondent affirmativement. On nomme ce site Ed-Douarah. Ce fut une bourgade importante, car de là sont sorties assez de pierres taillées pour bâtir une caserne à Naples, et plusieurs fûts monolithes de granit, couchés à terre, attestent sa prospérité passée. Des lignes jaunes dans la moisson plus maigre là où sont les arasements des murs, nous indiquent que la ville arrivait à deux cents mètres environ du

¹ La première lettre de ce mot, un *ain*, est de celles qui ne se perdent et ne s'ajoutent jamais de l'hébreu à l'arabe. Or elle est dans Askar, mais pas dans l'ancien Sychar.

puits de Jacob. Or on ne voit pas qu'elle ait eu des sources jaillissantes. Le nom actuel de ses ruines ne nous dit rien, mais les considérations exégétiques que je viens de faire valoir me persuadent que Sychar a dû être là.

En relisant le quatrième chapitre de saint Jean, on se sent pris d'une vive admiration pour le Maître qui, avec tant de charité, daigna faire ici le catéchisme à une femme. C'est une des pages de l'Évangile où, par tous les rayonnements de l'esprit et du cœur, Jésus a le plus laissé voir le Dieu dans l'homme. Les justes et les pécheurs ne la lisent jamais sans éprouver, ceux-là une douce joie, et ceux-ci de salutaires regrets. Si le puits du patriarche ne donne plus d'eau au voyageur, la parole de Jésus continue à désaltérer l'humanité haletante et à lui offrir la vie éternelle.

La femme, bouleversée par ces accents, qui n'étaient pas de l'homme, saisie par cette parole large et miséricordieuse comme Dieu qui annonçait le pardon et renversait toutes les barrières entre les peuples pour inaugurer le règne universel de l'esprit, laissa là sa cruche, et courut à Sychar annoncer la vertu prophétique de celui qui venait de l'humilier si heureusement pour la sauver. Les Samaritains d'alors se convertirent. Ceux d'aujourd'hui attendent encore le Messie, et, voyant leur race et leur religion s'éteindre, ils reprochent en pleurant au Christ de ne pas venir.

Le vallon qui dut être le champ de Joseph est admirablement fertile, et si Jacob l'avait acheté

pour cent agneaux aux fils d'Hémor, il avait fait une belle affaire; mais le mot *Késita* que porte le texte hébreu pourrait signifier une monnaie d'autre valeur que des agneaux¹. On sait comment plus tard un acte de violence de Siméon et de Lévi confirma, par droit de conquête, cette pacifique acquisition. Jacob mourant dit à Joseph : « Je te donne de plus qu'à tes frères une part (*Schekem*) que j'ai prise de la main des Amorrhéens, avec mon épée et avec mon arc². » Le jeu de mots entre *Schekem* et *Sichem* fut compris par les fils d'Israël, et c'est ici qu'au retour de l'Égypte ils déposèrent les restes de Joseph et établirent la tribu d'Éphraïm.

D'après la tradition la plus répandue, c'est à cinquante pas du puits que se trouve la sépulture du glorieux fils de Jacob. Nous y allons sans retard. Le monument, fort médiocre d'ailleurs, est en mauvais état. Quatre murailles peu solides constituent une petite enceinte rectangulaire. A droite de la porte, en entrant, des orties me piquent cruellement. A gauche une treille est appuyée au mur. Au milieu, mais un peu en travers, se trouve un tombeau qui n'est ni antique ni juif. Il a à ses deux extrémités une petite colonne dont la partie supérieure, en forme d'écuelle, est disposée pour recevoir les parfums que la piété vient brûler en l'honneur du saint. Le tout est badigeonné à la chaux, excellente fortune pour les pèlerins qui tiennent à inscrire leurs noms sur les ruines. Dans le

¹ Genèse, xxxiii, 18, 19.

² Genèse, xlviii, 20.

mur une plaque rappelle les bonnes dispositions d'un Anglais pour réparer ici ce qui semble irréparable.

Sommes-nous réellement devant la sépulture de Joseph? Il faudrait pour répondre à la question faire des fouilles. En principe, on peut dire qu'il n'était pas d'usage chez les anciens d'établir les sépultures en rase campagne. On cherchait, ou l'on creusait, une grotte au flanc de la montagne, et on en faisait la maison des morts. Les musulmans placent à quelque distance d'ici, sur le chemin de Naplouse, au pied du Garizim, le tombeau du glorieux patriarche et de ses frères. En réalité, de quels saints les petites coupoles d'Aouliet-el-Amoud abritent-elles les restes? On ne saurait le dire. Les indications de nos plus anciens pèlerins sembleraient favorables à la tradition musulmane, car elles placent le tombeau de Joseph très immédiatement au pied même du Garizim¹, et nous sommes ici plus près de l'Ébal.

Quoi qu'il en soit, c'est bien dans ce vallon de

¹ Le Pèlerin de Bordeaux parle de Naplouse, et puis du mont Garizim : « Inde *ad pedem* montis ipsius locus est cui nomen est Sechem. *Ibi* positum est monumentum ubi positus est Joseph, etc. Inde passus mille locus est cui nomen Sechar, etc. » On voit qu'il distingue fort à propos Sechar de Sichem et Sichem de Naplouse. Eusèbe confond Sichem et Salem, mais il constate que Sichem est dans la banlieue de Naplouse, et que là on montre et se trouve réellement le tombeau de Joseph. Or il est difficile de soutenir que Sichem se soit étendue jusqu'au lieu où nous sommes. Saint Jérôme dit que sainte Paule, laissant le puits de Jacob, alla voir *les tombeaux des Douze Patriarches*.

Sichem que les ossements de Joseph furent apportés par les fils d'Israël, arrivant dans la terre promise¹. Peut-être même, selon la parole d'Étienne, ses frères dorment-ils auprès de lui²? Assez de souvenirs se rattachaient à ces terres de Sichem pour faire désirer aux fils de Jacob d'y trouver leur dernière demeure. Ici, sous les chênes de Moré, Abraham s'était d'abord arrêté quand il venait de Padan-Aram; là avait campé leur père Israël; là était venu leur frère, parti d'Hébron pour les chercher; et comme il errait dans les champs, demandant des indications à tous ceux qu'il rencontrait, un homme lui dit : « Ils sont partis d'ici. J'ai entendu qu'ils disaient : Allons à Dothain. » Salut à ces délicieux souvenirs de l'âge patriarcal et à ceux qui, après avoir été les héros de si émouvantes histoires, dorment maintenant sous l'herbe, à nos pieds ou dans le creux des rochers.

Le village de Bâlatah, où nous rejoignons nos montures, a de très belles eaux qui se précipitent dans un large canal soigneusement dallé, et vont arroser les jardins. Elles sont fraîches et bonnes. Un peu plus loin, et toujours sur le chemin de Naplouse, Aïn-Daphné, une autre magnifique source, porte un nom et a peut-être des souvenirs absolument grecs. Puis le Garizim et l'Ébal, qui marchaient parallèlement, présentent tout à coup l'un et l'autre un enfoncement semi-circulaire, et les petites coupoles d'Aouliet-el-Amoud,

¹ Genèse, I, 25, et xxiv, 32.

² Actes, vii, 15-16.

sur notre gauche, du côté du Garizim, marquent le lieu où, d'après les Arabes, les douze patriarches seraient ensevelis. M. Guérin pense que nous sommes au point précis où les tribus, partagées en deux chœurs qui se répondaient, entendirent prononcer les malédictions sur les transgresseurs et les bénédictions sur les observateurs de la loi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, placées au haut des deux montagnes, elles n'auraient pu ni voir ni entendre quoi que ce soit; échafaudées, au contraire, sur les gradins naturels des deux hémicycles qui se regardent, elles devaient prendre une part très immédiate à la démonstration religieuse prescrite par Moïse¹.

A notre gauche donc, au-dessus de ces tombes, souvenirs sacrés si elles renferment les restes des douze chefs d'Israël, et sur les plus basses assises du Garizim, se rangèrent les tribus de Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Joseph et Benjamin. En face, sur l'Ébal, s'échelonnèrent celles de Ruben, Gad, Aser, Zabulon, Dan et Nephtali. Les Cohenim et les Lévites portant l'Arche étaient entre les deux montagnes. Tournés vers le Garizim, ils crièrent : « Béni celui qui ne fera pas d'idole ! » Et le peuple répondit : « Amen ! » Et ils formulèrent les bénédictions au nombre de douze. Puis, se retournant vers l'Ébal, ils prononcèrent douze malédictions auxquelles le peuple répondait toujours : « Amen ! » Ces imposants souvenirs revivent

¹ Deuté., xxvii, 11-14.

en masse devant nous, et nos âmes s'y complaisent. Que l'atmosphère, depuis que nous avons touché ce sol palestinien, est autrement lumineuse et réconfortante, et qu'il y a loin de ces solennelles affirmations de la foi d'Israël aux manifestations immorales et dégradantes du fétichisme égyptien ! Mais j'ai promis de ne pas revenir à de si humiliants rapprochements.

Sous les grands oliviers qui ont remplacé les chênes de Moreh, des groupes de femmes se promènent aux brises embaumées du soir. Des fenêtres de leur caserne, quelques soldats Turcs les observent curieusement. C'est ici que Sicheu, fils d'Hémor, enleva Dina, fille de Jacob et de Lia, au moment où elle allait voir les femmes du pays jouant et dansant sous les grands arbres. La façon dont les fils de Jacob vengèrent le rapt de leur sœur fut une déloyauté que le vieux patriarche flétrit et déplora toujours. C'est ici que sous un térébinthe il enfouit les idoles apportées de Mésopotamie¹ par ses serviteurs, avec leurs boucles d'oreilles, avant de partir pour Béthel. C'est sans doute sous l'arbre patriarcal que Josué, ayant rappelé au peuple les bienfaits du Seigneur, dressa une pierre comme signe d'éternelle alliance. Ces sortes de témoignages de la religion primitive, que nous retrouvons dans nos pays celtiques, sont aussi anciens que l'humanité.

¹ Genèse, xxxiv et xxxv.

En côtoyant à gauche les frais jardins de Naplouse, nous atteignons la porte orientale de la ville quand il est nuit close. C'est chez le curé latin que nous recevons l'hospitalité. Après une si grande journée, nous demandons surtout à nous recueillir. A onze heures nous n'avons pas fini d'écrire nos impressions. J'espère bien dans mon sommeil voir encore des patriarches.

Jeudi saint, 29 mars.

De grand matin nous sommes sur pied, et après les dévotions qui conviennent en un tel jour, nous montons sur la terrasse pour embrasser d'un coup d'œil général la ville et les environs. Le site est des plus pittoresques.

Adossée à la continuation du Garizim, Naplouse s'étend entre de riants vergers jusqu'à un kilomètre de l'est à l'ouest. Les eaux lui arrivent abondantes du Garizim. Elles alimentent de nombreuses fontaines et vont arroser ses fertiles jardins. Ses maisons sont d'un gracieux aspect. Quelques-unes par leur architecture gothique rappellent les Croisades. Elles ont toutes des terrasses légèrement sphériques et protégées par des balustres. C'est du versant septentrional du Garizim, là où nous voyons voltiger des nuées de corneilles, que descendent les belles pierres blanches employées à bâtir les plus jolies constructions. Des

jardins qui nous entourent montent jusqu'à nous les plus exquis parfums. Des orangers, des jasmins et des rosiers en fleur embaument la brise matinale. Mais ce n'est pas seulement de poésie qu'il s'agit ici.

D'importants souvenirs se rattachent au Garizim et à l'Ébal. Nous contemplons tour à tour l'une et l'autre montagne. Sur le Garizim les Samaritains iront dans peu de jours immoler l'agneau pascal. Douze blocs, que le temps a multipliés en les divisant, indiquent, d'après eux, l'autel de pierres brutes élevé par Josué, et sur lequel on offrit des holocaustes à Jéhovah. Seulement ces pauvres gens oublient que d'après le texte biblique cet autel se trouvait sur le mont Ébal, et non sur le Garizim. L'édifice, dont des arasements déterminent encore la forme octogonale et que dût protéger un quadrilatère fortifié, fut ou une église, ou l'ancien temple samaritain bâti, sous Alexandre le Grand, par Sanaballat, et devenu, sous Antiochus Épiphane, le temple de Jupiter Hellénien. Le rocher creusé en forme de cercueil, où Abraham aurait étendu Isaac sur le bois du sacrifice, n'a pas plus d'importance que mille autres souvenirs ridicules imaginés par le fanatisme samaritain. Au contraire, les cavernes sépulcrales que l'on trouve sur l'Ébal doivent offrir un véritable intérêt, car là bien des hommes illustres ont été ensevelis. Malheureusement sur leurs parois grossièrement taillées il n'y a pas une inscription, pas une sculpture, pas un signe. Au milieu de quelques ruines

insignifiantes, on voit les traces d'une construction carrée assez considérable. N'y eut-il là qu'un château fort? Faut-il y chercher les arasements d'un sanctuaire qui aurait perpétué le souvenir des douze pierres élevées au temps de Josué, et les restes de l'autel édifié avec des blocs que le ciseau ne devait pas avoir touchés? On ne saurait le dire.

A l'étroite vallée que nous avons traversée hier soir, entre les deux montagnes, se rattachent les souvenirs terribles d'Abimélech, ce fils naturel de Gédéon qui, avec l'argent du temple de Baal-Bérit, leva une armée de mercenaires et alla à Ophra immoler sur la même pierre les soixante et dix fils légitimes de son père. Il vint ensuite se faire proclamer roi sous le chêne de Sichem.

L'œil investigateur de M. Vigouroux voudrait deviner le rocher qui servit de tribune à Joathan, le seul des soixante et dix échappé à la mort, quand il se montra sur le Garizim pour crier aux Sichémites, avec ses malédictions, l'apologue des arbres qui veulent un roi et choisissent le buisson¹. Il est certain que rien ne dut lui être plus aisé que de se choisir une estrade naturelle sur le versant accidenté de la montagne, tandis que la vue des grands arbres et des buissons formant à ses pieds une longue série de bosquets lui inspirait la forme parabolique dont il se servit pour traduire l'amertume de ses sentiments. Je ne sais s'il lui fut aussi facile de faire arriver son discours jusqu'aux oreilles de son auditoire.

¹ Juges, ix, 8-16.